d Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il

est original

20 X		24X	28X	32 X		
ked below/ diqué ci-dessous. 18X	<i>2</i> 2X	26X	30 X			
		Masthead/ Générique (périodiqu	es) de la livraison			
s le texte, es n'ont		Caption of issue/ Titre de départ de la	livraison			
se have njoutées		Title page of issue/ Page de titre de la liv	raison			
ay appear		Title on header take Le titre de l'en-tête p	n from:/ provient:			
stortion ou de la		Includes index(es)/ Comprend un (des) i	ndex			
		Continuous paginati Pagination continue	on/			
	V	Quality of print vari Qualité inégale de l'	es/ mpression			
lack)/ ou noire)	Showthrough/ Transparence					
		Pages detached/ Pages détachées				
	Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées					
	Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées					
		Pages damaged/ Pages endommagée	•			
		Coloured pages/ Pages de couleur				
y alter any may ming, are	exe bibl repi dan	mplaire qui sont peu liographique, qui peu roduite, ou qui peuv	t-être uniques du point vent modifier une imag ent exiger une modifice e de filmage sont indiqu	de vue ge		
top, willen	101	a ete possible de se p	rocurer. Les détails de	cet		

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

L'e

gér

Les

plu

de

cor

Les

pap

par

der

d'in

plat

orig

d'in la d emp

Un

deri

sym

Les

Lors

repr

de l'

et de

d'im illus

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

1	2	3

1	2	
4	5	

uced thanks L'exemplaire filmé fut reprodiit grâce à la générosité de: du Québec Bibliothèque nationale du Québec st quality Les images suivantes ont été reproduites avec le legibility plus grand soin, compte tenu de la condition et th the de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage. are filmed Les exemplaires originaux dont la couverture en ding on papier est imprimée sont filmés en commençant ed imprespar le premier plat et en terminant soit par la ate. All dernière page qui comporte une empreinte ing on the d'impression ou d'illustration, soit par le second mpresplat, selon le cas. Tous les autres exemplaires a printed originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte. fiche Un des symboles suivants apparaîtra sur la "CONdernière image de chaque microfiche, selon le 'END"), cas: le symbole -- signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN". ed at Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être ge to be filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être med , left to reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, 98 88 ate the et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode. 3 1 2 3 1 3 4 5 6

LA

## BOTTE DE PAILLE

C

 L

### BOTTE DE PAILLE

SUIVIE DE

LE CHAPELET ET LA SENTINELLE, LA CRAVATE TEINTE DE SANG.

MONTRÉAL LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH Cadieux & Deroine

PQ 2209 C6386

the entry are a

ép au H

### BOTTE DE PAILLE

Le diable est fin; mais aujourd'hui J'en connais d'aussi fins que lui.

RENAUDOT.

Il nous faut reculer à une époque assez ancienne; c'était au moins vers le règne de Henri III. Si vous êtes allé jamais sur la route de Saint-Cloud, qui n'était pas alors la somptueuse résidence princière qu'on admire aujourd'hui, vous aurez remarqué à mi-chemin un groupe de maisons qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le Point-du-jour, sans doute de quelque enseigne de cabaret; plus loin, à droite, est Boulogne-sur-Seine.

Or, au temps d'autrefois, il y avait au Point-du-jour un vieil homme de noble race, mais un de ces gentilshommes avancés qui ne dédaignaient pas de faire eux-mêmes valoir leurs terres. Les terres de culture étaient, dans cette contrée, plus rares

alo

Ég alla bar ger teu tra cot ter la ma ser abi

ave

ma

la '

ud, qui tueuse on adrez regroupe o, je ne u-jour, seigne droite,

ois, il n vieil ais un ancés faire erres. aient, rares alors que maintenant; le pays était presque couvert de bois.

Le vieil homme se nommait Égidius Cressère, bon viveur, allant aux fêtes, buvant au cabaret, familier avec les simples gens, traitant bien ses serviteurs, mais exigeant un grand travail; car il travaillait beaucoup lui-même, et disait que la terre gardait rancune, quand on la négligeait. Il avait en sa maison une bonne et robuste servante, qu'on appelait Gritte, abréviation de Marguerite; elle avait vingt ans. Élevée dans le manoir, elle plaisait à tous; on la vantait comme une fille laborieuse qui n'avait jamais reculé devant le travail.

Mais vint le jour de la fête de Saint-Cloud, déjà courue alors. C'était un beau jour, longuement attendu. Les ménétriers du village avaient graissé la roue de leurs vielles; ils s'é. taient renforcés de joueurs de rebec et de tambourin venant de Paris; ils avaient deux flûtes, une cornemuse et un cor de chasse; on annonçait grandes joies; et la bonne Gritte se promettait de l'agrément depuis quatre heures jusqu'à huit; car pour un tel jour on retardait jusque la le couvre-feu, que nous

appe de re

M de la bliai veille gare fumi Hom vouls pour dispe d'eng COUVI cham le rei Bogne

fille (

s reculs

s fête de e alors. longuenétriers issé la धेंड ड'र्डours de venant flûtes, oor de randes e prolepuis t: car ardait nous

appelons aujourd'hui la cloche de retraite.

Malheureusement, au retour de la messe, Egidius, qui n'oubliait rien, se rappela que la veille il avait mené, avec ses garçons, plusieurs charettes de fumier sur le chemin des Bons-Hommes, dans un champ qu'il voulait labourer le lendemain pour y semer du seigle. Il fallait disperser avec soin tous les tas d'engrais qui, répandus ainsi et couvrant toute la surface du champ, devaient l'échauffer et le rendre fertile. C'était la besogne de Marguerite; la pauvre fille songeait aux moyens qui

pourraient encore rehausser sa toilette pour la fête, quand son maître l'appela.

- Allons, Gritte, dit-il, tu prendras ta fourche et tu iras répandre le fumier dans le champ de Saint-Gilles. Quand ce sera fait, tu viendras à la

Marguerite ne répliqua rien. Mais pour la première fois l'idée du travail l'affligea, d'autant plus que c'était jour de fête, ce qui troublait sa conscience. Ce n'était pourtant pas dimanche: car nos pères fêtaient leurs saints au jour où la solennité arrivait. Elle ôta tristement sa

corn son une sabot sa for au ch calch qu'el qu'il qu'à serra. moin pénib

> Il 3 se hat soler: grin, gens

hausser sa quand son

dit-il, tu et tu iras dans le s. Quand dras à la

qua rien.
fois l'idée
d'autant
e fête, ce
ence. Ce
manche;
nt leurs
solennité
ment sa

cornette à pointe de fine toile, son jupon de drap rouge, mit une cotte de grosse toile et des sabots. Pauvre fille! Elle prit sa fourche et partit. En arrivant au champ, adieu la fête! Elle calcula rapidement l'ouvrage qu'elle avait à faire, et reconnut qu'il ne pouvait être achevé qu'à la nuit noire. Son cœur se serra. Elle n'en commença pas moins en soupirant sa triste et pénible besogne.

Il y avait une heure qu'elle se hâtait, sans pouvoir se consoler; elle apercevait avec chagrin, sur la route, les bonnes gens de Paris qui se rendaient

joyeusement à la fête, et gémissait de penser qu'elle n'y paraîtrait pas, lorsqu'elle vit venir à elle un petit homme qui semblait vouloir lui parler. Il était fait un peu de travers et marchait en se balançant. Ses pieds étaient enfermés dans des bottes noires. Il avait un haut-dechausses écarlate, un pourpoint gris taillé à la bourgeoise avec les basques continues, un chaperon à deux cornes de même couleur. Si ce chaperon eat été jaune, il eût ressemblé de loin à celui des fous de la basoche. A mesure que le petit homme s'approchait, Marguerite le con-

vait jai un visi railles, long n ment s mains chées d noirs. I fille, et avait q lier:

sidera

C'était

vous v un jour

-0

te, et gémiselle n'y palle vit venir ne qui semler. Il était ers et mar-. Ses pieds des bottes haut-depourpoint eoise avec s, un chade même on eat été de loin basoche. t homme te le con-

sidérait avec plus d'étonnement. C'était une figure qu'elle n'avait jamais vue, une tête énorme, un visage pâle comme les murailles, sur lequel dominait un long nez qui tournait évidemment sa pointe à gauche. Les mains de l'homme étaient cachées dans de grands gantelets noirs. Il s'arrêta devant la jeune fille, et, faisant un sourire qui avait quelque chose de singulier:

- Ich i mais, ma fille, dit-il, vous voilà bien occupée pour un jour de fête!
  - C'est vrai, messire; mais

il y a dispense de vépres aux travaux des champs.

- Il y a sans doute aussi dispense de la fête, qui va être si animée et si gaie?

- Oh! pardon, messire. Mais je ne suis pas ma maîtresse. Il faut que je fasse tout le champ.

-Vous n'aurez pas fini au coucher du soleil. Si vous vouliez faire un marché avec moi, j'ai là dans le bois des camarades; nous vous aiderions tous; et dans un instant vous pourriez retourner au Point-dujour.

-Eh | quel marché, messire,

voule fasse

TI de da rite, sur 1 homm

nera : mande donnie mière | votre :

-0 je vou cœur.

Elle mot qu épres aux

oute aussi Jui va stre

ssire. Mais maîtresse. le tout le

vous vouvec moi, es eamaaiderions ant vous Point-du-

messire,

voulez-vous qu'une pauvre fille fasse avec vous ?

Il y avait de l'inquiétude dans la parole de Marguerite, et un sourire sardonique sur les lèvres pâles du petithomme.

- Le marché ne vous gênera guère, reprit-il; je demande seulement que vous me donniez demain matin la première botte que vous lierez à votre réveil.
- Oh! si ce n'est que cela, je vous le promets de bon cœur.

Elle n'eut pas plutôt dit ce mot que le petit homme siffla; aussitôt une troupe de nains bizarres sortit du bois voisin. Il s'en trouvait un pour chaque tas de fumier. Ils se mirent rapidement à l'ouvrage; et de leurs pieds et de leurs mains ils opérèrent si vivement, qu'en peu de minutes tout le fumier fut répandu avec symétrie. Après quoi ils se retirèrent; autant en fit le petit homme, qui dit à Marguerite, en la quittant brusquement:

- Vous voyez qu'un peu d'aide fait grand bien!

La jeune servante resta un moment consternée de ce qui

you B

nn : si vi vint l'ent lees le ch Boirée āvait tins, bons o à renc gens ( fusé d vait r

que, ce

de nains
is voisin.
ur chaque
se mirent
ge; et de
rs mains
ent, qu'en
le fumier
symétrie.
tirèrent;
homme,
, en la

un peu

esta un ce qui venait de se passer sous ses yeur si lestement.

Etait-ce un homme, était-ce un esprit qui l'avait obligée si vivement? Elle se ressouvint de tous les contes dont on l'entretenait aux longues veillées du manoir, lorsqu'on file le chanvre et la laine dans les soirées d'hiver. Souvent on lui avait dit qu'il y avait des lutins, des farfadets, et d'autres bons démons qui se plaisaient à rendre d'utiles services aux gens en peine. Elle avait refusé de le croire ; elle ne pouvait plus en douter, à moins que, cependant, le petit homme

ŝai

hor

pre

le l

il fi

g el

seri E

n'y

le 1

fête,

Serv

mar

avec se h

et sa

bas ja

et ses camarades ne fussent une compagnie de farceurs, comme il y en avait quelquefois dans le Paris d'alors, qui jouaient des moralités (comédies du temps), qui disaient la bonne aventure, escamotaient et chantaient, faisaient souvent de bons tours et parfois se plaisaient à étonner gracieusement par quelque subite obligeance.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle, ce bonhomme s'est contenté de peu, et je puis tranquillement me réjouir ma pleine soirée.

Elle s'en retourna, sans pouvoir bannir pourtant les flots de pensées qui venaient l'asrs, comme efois dans i jouaient nédies du la bonne nt et chanent de bons plaisaient à nent par eance.

it, dit-elle, ontenté de quillement soirée.

sans pout les flots aient l'assaillir: — Pourquoi le petit homme lui avait-il demandé la première botte qu'elle lierait le lendemain? et qu'en voulaitil faire? Puis elle se répondait à elle-même:

-C'est surement une gaus-

En rentrant au manoir, elle n'y trouva plus personne. Tout le monde était parti pour la fête, à l'exception d'un vieux serviteur, qui ne pouvait plus marcher, et qui gardait le logis avec deux chiens solides. Elle se hâta de remettre sa coiffe et sa jupe des dimanches, ses bas jaunes et ses souliers. Elle arriva au moment où les réjouissances commençaient.

uni

fer

jou

me

tan

lui

rep

cro

3000

8 50

tion

g'en

I

Marguerite n'était plus qu'au plaisir; il semblait même qu'elle eût complètement oublié son aventure du champ, quand son maître crut la reconnaître. Il se frotta les yeux, s'approcha, et vit qu'il ne s'était pas trompé. Un air sévère contracta sur-le-champ tous les traits de sa figure. Il appela la jeune fille, qui vint aussitôt.

Eh bien! Gritte, dit-il d'une voix austère, et l'ouvreçe? d les ré-

s heures, lus qu'au it même ment ouu champ,

ut la reles yeux,

il ne s'éur sévère

p tous les:

int, aus-

te, dit-il

THE PROPERTY OF

-Il est fait, messire Egidius.

Fait! tu aurais fait en une heure ce qu'un homme ferait à peine en une demijournée!

—S'il faut vous dire tout, messire, j'ai eu un peu d'assistance...

Et la servante conta ce qui lui était arrivé.

Le gentilhomme, surpris, no répliqua pas un mot; mais, croyant que Gritte le trompait de qu'elle avait laisse sa besent moits faite, il courut à son champ, fit une exclamation de grand étonnement, et s'en revint émerveillé.

— Ma fille, dit-il- à Marguerite en l'appelant de nouveau, le diable est fin : c'est à lui que nous avons affaire.

La servante pâlit.

— Allons trouver le curé de Boulogne, reprit Égidius; lui seul peut nous tirer de là.

Le vieil homme et la jeune fille se rendirent, sans perdre un instant, au presbytère; Marguerite expliqua la chose au bon curé.

— Vous avez été bien avisés de me venir trouver, dit-il; car vous étiez en péril. Mais rassurez-vous. Quoique Satan soit fort rusé, il trouve encore assez voi mid ma soi éve gra pai

qui

tov

do

boi bot c'e mo

fra

Marguenouveau, à lui que

le curé de idius ; lui e là.

la jeune ns perdre ère; Marchose au

en avisés lit-il; car Mais ras-Satan soit core assez souvent plus rusé que lui. Il vous a fait promettre la première botte que vous lierez demain matin à votre lever; avez soin, aussitôt que vous serez éveillée, de vous rendre à la grange, d'y lier une botte de paille, et de la jeter à l'homme qui viendra. Mais évitez sur toutes choses de serrer le cordon de votre jupe, ou votre bonnet, ou vos jarretières; car alors vous seriez vous-même la botte qui lui appartient; et c'est là son espoir..... Allez, mon enfant, vous en serez quitte pour un moment de frayeur.

Marguerite et son maître remercièrent le curé et s'en retournèrent au manoir. La jeune
fille ne songeait plus à la fête;
elle passa la soirée en prières
et la nuit sans dormir. Dès que
le jour parut, elle se leva, sans
lier son jupon, ni rien qui touchât à son corps, et se rendit à
la grange, où elle vit entrer en
silence, un instant après elle,
celui qui la veille lui avait rendu un si dangereux service.

Il n'avait changé ni de forme ni de costume. Mais son teint paraissait plus pâle encore; ses yeux étincelaient; ses lèvres tremblaient d'inquiétude. Dans un n chap la ser petite veux en tre et la saisit Il hur sortit toit de rite al

On démon duisit travail quelqu

On

maître ret s'en ret s'en ret s'en ret s'en ret s'en ret s'en reà la fête;
n prières
t Dès que
eva, sans
qui tourendit à
entrer en
près elle,
tvait renrvice,
de forme

on teint core; ses es lèvres de, Dans un mouvement qu'il fit, son chaperon s'abattit par derrière; la servante alors remarqua deux petites cornes parmi ses cheveux crépus. Elle frissonna, lia en tremblant une botte de paille, et la jeta au monstre, qui la saisit en grinçant des dents. Il hurla, bondit sur lui-même, sortit par un trou qu'il fit au toit de la grange; et Margue-rite alla s'habiller.

On dit que le champ où les démons avaient travaillé produisit abondamment; car le travail est toujours fécond, de quelque main qu'il vienne.

On ajoute que le trou de la

grange, qui à présent n'existe plus, ne put jamais se réparer.

On dit encore que le vieil Égidius, qui faisait travailler les ses serviteurs les jours de fête depu et quelquefois même le di-fecte manche, alla toujours s'appau-ans. vrissant et laissa ses enfants dénués de tout.

On dit enfin que le diable embarrassé de sa botte de paille vint pour la vendre à Paris. Il espérait qu'ayant passé par ses griffes, sa botte de paille ferait mourir les vaches qui la mangeraient et pousserait les fermiers à quelque blasphème Mais il avait si mauvaise mine

qu'il voul colèr urs s'appau- ans. ses enfants

ie le diable otte de paille

dre à Paris. nt passé par te de paille vaches qui la ousserait les blasphème auvaise mine

ent n'existe qu'il ne trouva personne qui s se réparer. voulût l'acheter. Il lá broya de que le vieil colère et en jeta les débris dans uit travailler les égouts de la capitale, qui jours de fête depuis lors exhalèrent d'innême le di-fectesodeurs pendant trois cents

COLLIN DE PLANCY.



top the mer were at he had to the second of the second of

A STATE OF THE STA

LE

A.

# LE CHAPELET

LA SENTINELLE.

### LA

Par de l'an village sur la habits gens d

pour la prêtre

### LE CHAPELET

ET

#### LA SENTINELLE.

Par une belle journée d'août de l'an passé, le curé de notre village prononçait un sermon sur la prière. Vêtus de leurs habits de fête, les paroissiens, gens de la plaine, laboureurs pour la plupart, écoutaient le prêtre avec recueillement.

Je me souvins que le même sermon avait déjà frappé mon Plus de vingt années me séparaient de l'époque où, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, j'avais entendu le R. P. Lacordaire s'écrier: "La prière sort du cœur des pauvres comme du cœur des rois; elle se croit aussi forte en s'élançant dn toit de chaume qu'en s'élevant des lambris de cèdre, en parlant à Dieu d'un morceau de pain qu'en s'occupant d'un empire. Le rationalisme sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole. Celui qui est éclairé d'une

meil que qu'e le ré

pour gran orate intell tivés jusqui proch villag tout a moins tures geaien

moins

le même opé mon t années oque où. re-Dame lu le R. : " La pauvres is; elle lançant n s'éledre, en orcean at d'un sourit! iles de me pa

d'une

meilleure lumière, comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours, il ne le répète jamais."

L'illustre dominicain avait pour auditeurs les hommes du grand monde, les savants, les orateurs, les écrivains, les belies intelligences et les esprits cultivés. Il pouvait donc s'élever jusqu'aux cimes les plus rapprochées du ciel. Le curé du village s'adressait à des cœurs tout aussi purs, à des ames non moins précieuses; mais ces natures plus liées à la terre exigeaient des formes oratoires moins idéales.

Je remarquai même que le pasteur du hameau insistait sur des pensées négligées par le célèbre dominicain. Par exemple, le curé du village poursuivait cette idée: Dieu protège celui qui prie. Il disait: "Priez aux champs, et la moisson sera plus belle. Priez au foyer, et le malheur n'y entrera pas."

En sortant de l'église pour me rendre à ma demeure, je suivis le sentier qui contourne la forêt. Des groupes de villageois sillonnaient la plaine où se balançaient les riches épis de la moisson.

Le chemin que je suivais,

ne co

moi, teind m'ob

Ar

Jacque ferme canto de son thédra Jacque parer

group

que le stait sur le céxemple, rsuivait e celui iez aux ra plus

pour pre, je tourne villaine où s épis

le mal-

uivais,

était presque solitaire: car il ne conduisait qu'à deux ou trois maisons isolées.

Un homme marchait devant moi, et je ne tardai pas à l'at teindre. Le récit qui va suivre m'oblige à vous présenter cet homme.

Après avoir été sergent au 42ème régiment d'infanterie, Jacques Orval est revenu à la ferme paternelle située dans le canton de Chartres; il aperçoit de son jardin la magnifique cathédrale et la ville qui l'entoure. Jacques n'a pas-manqué de comparer les maisons de Chartres, groupées autour de l'église, à

des poussins abrités sous l'aile maternelle. Les fermiers ont donc leurs heures de poésie? Aussi vaillant à la culture qu'à la guerre, Jacques est l'un de ces robustes enfants de la Beauce, graves et infatigables.

"Allons, sergent, lui dis-je, lorsque je fus près lui; —sergent est son nom de guerre —vous avez entendu le prône, et vous prierez à l'avenir."

"Je prie depuis longtemps, répondit Orval; et, mieux que personne, je sais que la prière protège. C'est une histoire que je vous raconterai quelque jour." et le mé

gime 1870
France au 1 mait de 1 étion du ca Aprè brave gade devin la dé.

Ap

Jinsistai pour avoir le récit, et le sergent, après avoir allumé son tabac, prit la parole.

s l'aile

rs ont

océsie?

re qu'à

'un de

de la

gables.

dis-je,

nerre

prône.

emps,

x que

prière

e que

elque

"J'étais à Rome avec mon régiment, lorsque la guerre de 1870 fut déclarée. Rentrés en France, nous servimes de noyau au 13° corps d'armée que formait le général Vinoy. Le jour de la bataille de Sédan, nous étions à Mézières, et le bruit du canon arrivait jusqu'à nous. Après l'admirable retraite du brave général Vinoy, notre brigade, formée du 35° et du 49°, devint le noyau de l'armée pour la défense de Paris.

Après de nombreux combats,

mon bataillon était envoyé à Vitry; nous construisions une redoute et quelques ouvrages Léfensifs; mais la surveillance de l'ennemi inquiétait nos travailleurs. L'ennemi choisissait les plus habiles tireurs prussiens et bavarois; ils se glissaient dans les moindres plis de terrain, homme par homme, et, s'abritant derrière les haies, ou se plaçant dans des trous pratiqués sous le sol, ils observaient nos travaux et nos mouvements, tirant à coups sûrs et disparaissant ensuite. Notre commandant voulut opposer à cette tactique ténébreuse ce

qu'il
Il fi
bonn
men
de le

pris perd No ramp preso sans

que j ler d recoi dant possi jeu.

oreill

royé à as une vrages llance s trasissait prusgliss plis mme. haies trous obsermoudrs et Votre

ser A

9. 00

qu'il nomma une contre-mine. Il fit appel aux hommes de bonne volonté, tireurs expérimentés, et faisant bon marché de leur vie: je fus accepté, et pris rang parmi ces enfants perdus.

Nous devions nous glisser en rampant jusqu'à une distance prescrite, observer l'ennemi sans être vus, et ne faire feu que pour tuer, et non pour brûler de la poudre; la dernière recommandation du commandant fut d'en descendre le plus possible, afin de les dégoûter du jeu. "Soyez tout yeux et tout oreilles, nous dit le comman-

dant, et n'oubliez pas que vous êtes entourés de gaillards qui ne vous ménageront pas."

Un peu avant le jour, je m'enfonçai dans le lit d'un ruisseau à peu près desséché, et j'en suivis les sinuosités, me tratnant sur les genoux et sur les mains, le fusil en bandoulière, un merceau de biscuit dans ma poche; une ceinture maintenait autour de mon corps le revolver et la lorgnette de mon lieute. nantzune gourde pleine de café complétait mes provisions de guerre. Il était défendu de fumer, de se tenir debout, de faire le moindre bruit.

Arr.
dont l
brouss
sant la
rapide
Choisy
la Sei
le for

Je o observ avec i somme de ren d'herb des ouv afin de e vous ls qui

r, je

traiir les
ilière,
as ma
cenait
colver
ceute.
café
as de

e fu-

faire

Arrivé près d'un gros arbre dont le trone était entouré de broussailles, je m'arrêtai. Rasant la surface de la terre d'un rapide regard, je m'orientai: Choisy-le-Roi était devant moi, la Seine coulait à ma gauche, le fort d'Ivry s'élevait en arrière.

Je choisis ce point pour mon observatoire; je creusai la terre avec ma baïonnette; puis au sommet du talus, je fis une sorte de rempart que je couronnai d'herbes sèches; je pratiquai des ouvertures dans ce rempart, afin de voir sans être vu. Tout cela était aussi petit que possible.

Après un quart d'heure d'immobilité, je tentai une reconnaissance plus approfondie. A une cinquantaine de mètres devant moi, je vis un chemin creux qui traversait un champ profondément labouré. Ce chemin était bordé d'une haie en partie détruite; en quelques endroits, au contraire, la haie supportait des arbres abattus dont les branches formaient un fouillis impénétrable à la vue. Des mottes de terre énormes des amas de fumier, de profonds sillons donnaient à ce champ un

aspect de la même mières mes.

Mall

n'était seau de Il n'ét que je de mes

je serv quelqu sais dis tes cho me fire que pos-

are d'im-

reconndie. A mètres chemin champ Ce chehaie en ques enla haie abattus ient un la vue. ormes ofonds mp un

aspect sinistre. C'était l'image de la destruction. Il y avait même les ruines de deux chaumières dévorées par les flammes.

Malheureusement le sentier n'était point parallèle au ruisseau dans lequel je me trouvais. Il n'était donc pas impossible que je fusse à découvert sur l'un de mes flancs. Les courbes de ce ruisseau limitaient ma vue.

Je ne tardai pas à oublier que je servais peut-être de cible à quelques Prussiens, et me lais, sais distraire par les plus petites choses. Ces petites choses me firent oublier la mort toujours présente. Je m'intéressais à une fourmi qui trainait un far. deau plus volumineux qu'ellemême; j'admirais un scarabée qui déployait ses ailes vertes sur l'écorce de l'arbre, et je redressai le plus délicatement possible la tige d'une petite fleur bleue que le ruisseau menaçait d'engloutir.

Le canon grondait au fort d'Ivry et au fort de Charenton; la fusillade se faisait entendre du côté de la Gare-aux-Bœufs et du Moulin-Saquet; les obus sifflaient au-dessus de ma tête, éclatant de tous côtés. Mais les tempêtes de fer et de feu ne pouvai fourmi tite fle

Je n

mon ol

Une he autre; sespére je crus creux, main ( raissait

Bient l'ennem J'eus re je vis n et les m ment pr ntéressais ait un far. t qu'ellescarabée certes sur e redrespossible ur bleue ait d'en-

au fort renton; ntendre c-Bœufs es obus na tête, fais les feu ne pouvaient me distraire de la fourmi, du scarabée et de la petite fleur.

Je n'oubliais cependant pas mon observatoire, et je veillais. Une heure se passa; puis une autre; et je commençais à désespérer de ma mission, lorsque je crus voir dans le chemin creux, derrière un arbre, une main qui paraissait et disparaissait.

Bientôt, je ne pus en douter: l'ennemi était là, près de moi. J'eus recours à la lorgnette, et je vis non sans émotion la tête et les mains de l'homme tellement près que je fis instinctive-

ment ce que nous nommons une retraite de corps. L'homme ne me voyait pas; car il fouillait nonchalamment la terre avec un morceau de bois. Assis par terre, la tête appuyée sur le bras gauche, les jambes étendues, il semblait oublier son rôle de guetteur. Le corps et la tête disparaissaient pendant quelques secondes, puis reparaissaient. Jeune encore, le visage imberbe, les cheveux très blonds et coupés courts, ce Bavarois possédait une honnête physionomie. Sous son uniforme, on découvrait sans peine le jeune paysan qui, sans doute,

revait à tai vra l'obliga un lièv

Je m

Lorsqu

mains, la cross tendis d fut à d frapper lui évite dais da plète, l'é la fourn bleue.

Le B

ons una mme ne fouillait re avec ssis par sur le es étenier son ps et la pendant is repae, le vioux très ce Banonnête n unis peine

doutè.

rêvait à sa chaumière. Je regrettai vraiment de me voir dans l'obligation de le tuer comme un lièvre au gîte,

Je m'y préparais cependant. Lorsque j'eus le fusil dans les mains, le genou droit en terre, la crosse près de l'épaule, j'attendis que mon jeune homme fût à découvert. Je voulais le frapper en pleine poitrine pour lui éviter la souffrance. J'attendais dans une immobilité complète, l'œil fixé, oubliant même la fourmi, le scarabée et la fleur bleue.

Le Bavarois avança la tête, promena un long regard autour de lui, sans l'arrêter sur le point que j'occupais. N'ayant rien découvert, il attira sur ses genoux un petit sac de cuir et l'ouvrit. De la main droite, il en retira un objet que je ne pus distinguer. Je posai mon fusil pour avoir recours à la lorgnette.

Le Bavarois tenait un chapelet dans ses doigts; il se souleva pour se mettre à genoux, fit le signe de la croix, et par ces mouvements se mit entièrement à découvert pour moi.

L'instinct de la guerre me fit reprendre mon fusil, et je visai l'homme. Je le vis au bout de m tête u yeux lèvres que le saien

Qu ne sa tien b je cru desce de ce même airs, Une

mon-

de m

le point int rien ses gecuir et droite, ue je ne sai mon à la lor-

un chase sougenoux, , et par entièremoi.

erre me l, et je au bout de mon canon, immobile, la tête un peu plus inclinée, et les yeux levés vers le ciel. De ses lèvres sortait la prière, tandis que les grains du chapelet glissaient sous ses doigts.

Que se passa-t-il en moi? Jo ne sais. Tout mon sang de chrétien bouillonna dans mes veines; je crus voir des rayons lumineux descendre du ciel sur le front de cet homme; il me sembla même qu'il s'élevait dans les airs, enveloppé de nuages d'or. Une sainte vision envahit tout mon être, et le fusil s'échappa de mes mains..." Le fermier suspendit son récit et je lui dis :

"Le fusil s'échappa de vos mains; cela me rappelle la parole d'un religieux: "Quel est celui de nous qui n'ait point rencontré dans sa vie une autre main que la sienne, une main imprévue, habile, profonde, inexprimable par un autre nom que le nom de Providence?"

Après un moment de silence, Jacques Orval termina son récit.

"Il est sans doute rentré dans son pays, sans se douter que la prière lui avait sauvé la vie. aprèdeux oreil men vens

me 1

suiva je m le dr nem mer dis le de l'i

part,

trie.

récit

a pael est point e au-

pron aurovi-

ence, écit. entré euter Au moment où je me retirais après le départ du Bavarois, deux balles sifflèrent à mes oreilles. Je me retournai vivement, et ne vis pas d'où elles venaient. La prière de l'homme me protégeait sans doute.

Cependant, en veillant, la nuit suivante, près du feu du bivac, je me demandai si j'avais bien le droit d'épargner ainsi un ennemi de mon pays. Pour calmer ma conscience, je me rendis le 20 novembre au combat de l'Hay, et le 30 au combat de Choisy-le-Roi. Je me fis large part, et payai ma dette à la patrie. Le soir, on me rapporta

sanglant à l'ambulance ; je regus la médaille militaire.

Décidément, j'ai peu de goût pour cette guerre de taupinière: j'aime mieux la bataille à visage découvert et le corps droit: o'est ainsi que combattaient nos ancêtres à Fontency, et nos pères à Austerlitz."

Le général Ambert.



T.

regue

goût pini-

orps:

noy,

r.

LA CRAVATE

TEINTE DE SANG.

CR

bor dan tiqu

les int cla siq

## LA

## CRAVATE TEINTE DE SANG.

Georges X...., enfant d'une bonne famille, faisait ses classes dans un établissement ecclésiastique du diocèse de Rouen.

Il était bien doué sous tous les rapports: il était laborieux, intelligent, le premier de sa classe; il avait un beau physique, une constitution vigoureuse et beaucoup d'adresse dans les exercices gymnastiques, ajoutant'à tout cela une innocence et une modestie angéliques.

Il fit sa première communion, lorsqu'il était élève de cinquième. Le lendemain de ce jour, il alla, selon ce qui était prescrit, montrer à son directeur son cahier de résolutions. Il n'y en avait qu'une, ainsi conque: "Je prenda la résolu-" tion de continuer à porter ma "cravate blanche du jour de "ma première communion, jus-"qu'au jour où il m'arrivera "de commettre un péché grave."

Le dindit:

de vo

s'expli elle et finit pe son in

Qui discip sa cra à l'in frappo d'autr dresse mnasa une ie an-

nion, cine ce était irecions.

oluma de jusvera ve." Le directeur, tout étonné, lui dit:

—Je ne prends pas sur moi de vous autoriser à tenir une résolution aussi étrange; il faut que vous ayez le consentement de votre mère.

La mère étent venue, l'enfant s'expliqua tant et si bien devant elle et son directeur, que l'en finit par le laisser libre de suivre son inspiration.

Quinze jours après, un condisciple se permit de lui tirer sa cravate blanche; cela valut à l'impertinent une réponse frappante. Il y eut encore d'autres assauts; mais ils furent sans succès. Enfin, un autre condisciple s'y prit par la docceur:

—Mon ami, lui dit-il, pour. quoi portes-tu toujours cette cravate? Ne crains-tu pas que l'on dise que tu es bien sing llier et quelque chose, pout-être, de plus fâcheux?

Georges lui confia son secret, lui recommandant de n'en rien dire à personne; mais le lendemain tout le collège connut le mystère; et, à partir de ce moment, on passa d's tracasseries au respect.

De son côté, Georges ne so contenta pas de ce souvenir de se main avait se sainte T

Les

il parut sa crav tout le collège de la po de phil

bachelie dix-huit eut écla la perm les zous néral de

Il fini

n autre

il, pourrs cette pas que n sing lout-être,

en rien e lendenut le ce mosseries

ne so nir do se première communion pour se maintenir dans la vertu; il avait soin de s'approcher de la sainte Table tous les dimanches.

Les vacances étant venues, il parut chez ses parents avec sa cravate blanche, la garda tout le temps, la rapporta au collège à la rentrée et ne cessa de la porter jusqu'en son année de philosophie inclusivement.

Il finit ses classes et fut reçu bachelier en 1870; il avait alors dix-huit ans. Lorsque la guerre eut éclaté, il demanda à son père la permission d'aller rejoindre les zouaves pontificaux du général de Charette. Il avait été

un modèle au collège; il le fut aussi sous les armes. Il communiait tous les difnanches et sé et lu les fêtes, ce qui ne l'empéchait pas d'être le soldat le plus gai de son bataillon.

En janvier, auprès de la ville lit y a de du Mans, il s'agit un jour de reprendre un mamelon aux Prussiens. 500 zouaves furent chargés de cette affaire: 200 y périrent, et 300 parvinrent à s'établir sur le mamelon. Georges était du nombre des vainqueurs; mais voilà que tout à coup une dernière balle vint l'atteindre, et le blessa mortellement

Quelo aumônie

-Me nier, ré suis cor le mome pèse sur m'étend de paille la sainte un serv allez à r naméro : cravate | et un c

mes so

plus gai

es furent ire: 200 rvinrent namelon. abre des que tout lle vint mortel-

; il le fut Quelques moments après, un . Il com- aumônier passa auprès du bles anches et sé et lui offrit son ministère.

mpschait -Merci, monsieur l'aumônier, répondit Georges; je me suis confessé et j'ai communié le là ville il y a deux ou trois jours; pour i jour de le moment, je n'ai rien qui me lon aux pèse sur la conscience; veuillez m'étendre seulement sur un peu de paille; et m'apporter ensuite la sainte communion. J'ai aussi un service à vous demander: allez à mon sac, qui porte tel naméro; vous y trouverez une cravate blanche, un ruban blanc et un chapelet blanc; ce sont mes souvenirs de première

communion; veuillez me les

Quand l'aumônier fut revenu, Georges lui dit:

-Mettez-moi cette cravate autour du cou.

Puis, après avoir reçu le saint Viatique, il ajouta:

—Lorsque je serai mort, vous m'enlèverez cette cravate et vous l'enverrez à ma mère, en lui écrivant de ma part que cette cravate de ma première communion n'a jamais reçu d'autres taches que celles de mon sang, versé pour notre pauvre patrie!

L'abbé Julien LOTH.

LA BOT

LE CE

LA CRA

Eusche Sen

me les

t revenu,

cravate

u le saint

ort, vous avate et nère, en part que

art que

is reçu s de mon

uvre pa.

LOTH.

## TABLE,

LA	BOTTE	DE PAILLEpage	6

LE CHAPELET ET LA

SENTINELLE..... " 31

LA CRAVATE TEINTE DE

ALVA

BANG..... "

55

Eusèbe Senécal de Filo, Impremeurs Montréal.





